

MARC DU PONTAVICE
PRÉSENTE

FRÈRES

MATTHIAS SCHOENAERTS **REDA KATEB**

ENNEMIS

AVEC **SOFIANE ZERMANI**, **ADEL BENCHERIF** ET **SABRINA OUAZANI**

UN FILM DE **DAVID OELHOFFEN**





MARC DU PONTAVICE PRÉSENTE



FRÈRES ENNEMIS

MATTHIAS SCHOENAERTS REDA KATEB

AVEC SOFIANE ZERMANI, ADEL BENCHERIF ET SABRINA OUAZANI

UN FILM DE DAVID OELHOFFEN

2018 | France | Durée : 1h51 | Format Image : Scope | Son : 5.1

SORTIE LE 3 OCTOBRE 2018

DISTRIBUTION



9, RUE PIERRE DUPONT
75010 PARIS
TÉL. : 01 80 49 10 00
CONTACT@BACFILMS.FR

f /Bacfilms

Matériel de presse téléchargeable sur www.bacfilms.com

RELATIONS PRESSE

I'M PR

Nicolas Hoyet et Hermine Thomas

84, RUE DU FAUBOURG SAINT MARTIN

75010 PARIS

TÉL. : 01 81 70 91 90

NICOLASHOYET@IMPR.FR

HTHOMAS@IMPR.FR

#FrèresEnnemis



SYNOPSIS

Manuel et **Driss** ont grandi comme deux frères inséparables dans la même cité. Mais aujourd'hui tout les oppose. **Manuel** est à la tête d'un trafic de drogue, alors que **Driss** est devenu flic. Quand celui-ci est promu aux Stups, son retour bouleverse les équilibres et met **Manuel** en danger.



**ENTRETIEN AVEC
DAVID OELHOFFEN**

Comment est née l'idée de *Frères Ennemis* ?

J'ai une amie avocate qui avait parmi ses clients des trafiquants de drogue assez importants. J'ai pensé qu'il serait intéressant de les rencontrer. D'essayer de comprendre comment concrètement s'organisait leur vie. La plupart ont accepté de me parler. Il est apparu que le décalage avec l'idée qu'on se fait habituellement de la vie criminelle était énorme. Beaucoup d'attente, beaucoup de peur et peu de romantisme. Ça m'a donné envie de voir cette même réalité « en face », chez les policiers.

Le projet était né. La co-écriture de *L'AFFAIRE SKI*, un film sur Guy Georges le premier serial killer répertorié en France, réalisé par Frédéric Tellier m'a été proposée à ce moment-là. Elle m'a permis d'approfondir ma connaissance de l'institution. De comprendre la réalité du métier. Et de nouer des contacts inattendus. J'avais donc une documentation assez unique des deux côtés de la barrière du trafic de drogue et j'ai commencé à bâtir une histoire sur ce thème.

Situer l'action en banlieue, territoire énormément filmé au cinéma ne vous semblait-il pas un écueil ?

Ma volonté de départ était de filmer la banlieue telle que je la ressens et pas de filmer des fantasmes de banlieue. Tout comme je voulais le faire pour la vie policière ou la vie criminelle. Je n'avais pas envie de reproduire des choses que j'avais vues dans d'autres films, de recycler des images. C'est un cadre qu'on s'est fixé dès le départ avec Marc du Pontavice, le producteur du film. Pas plus que moi, il n'a de goût particulier pour le polar. La seule façon de faire exister notre film dans ce genre désormais difficile à financer au cinéma, était de veiller constamment à sa singularité. A l'écriture, avec l'aide de Jeanne Aptekman, qui a co-scénarisé le film, nous avons ensuite essayé d'apporter à ces personnages, qu'ils soient simples banlieusards, trafiquants de drogue ou policiers, les mêmes nuances et la même complexité que dans n'importe quel drame. Les conflits intimes, politiques, familiaux se cristallisent sans doute d'une façon différente dans les quartiers favorisés ou dans les cités, mais ils ont partout la même richesse. J'essaie dans chacun de mes films de ne pas les simplifier.

Aviez-vous un modèle en tête ?

Un modèle non. Des références et des influences oui ! *FRÈRES ENNEMIS* cherche résolument à capter ce qui se passe en France en 2018, avec ses particularités et avec le moins de préjugés possible. En termes de démarche, j'ai été inspiré par *GOMORRA* de Matteo Garrone. C'est un film qui traite de la réalité italienne, sans singer une violence qui viendrait du cinéma américain. Il apporte un regard singulier et acéré sur une réalité locale bien spécifique. Et grâce à cela, il en devient universel.

Vous construisez un cinéma autour de la quête d'identité...

Mon premier film, *NOS RETROUVAILLES*, traitait déjà de cette question autour des interrogations d'un jeune homme qui doit se construire contre son père. Dans *LOIN DES HOMMES*, les deux personnages doivent résister à l'enfermement communautaire. Dans *FRÈRES ENNEMIS*, les personnages ont à lutter contre le groupe qui est censé les définir, leur donner une identité. Le policier est en confrontation avec la sienne. Il a rejeté ses origines maghrébines et banlieusardes. Le voyou est un personnage quasiment jumeau puisque c'est quelqu'un qui a trouvé son identité dans une famille qui n'est pas la sienne. J'aime traiter de cette tension entre la liberté individuelle et les cercles auxquels on appartient : familiaux, amoureux, sociaux, politiques. Un territoire géographique dysfonctionnel comme la cité peut être une protection et un enfermement. C'est en même temps un refuge et une prison.





Vous retrouvez Reda Kateb. Comment votre relation a-t-elle évolué depuis *Loin des hommes* ? Était-ce une évidence de lui confier le rôle du flic ?

Oui, c'était une évidence. Depuis *LOIN DES HOMMES*, on s'est beaucoup parlé. On a pas mal voyagé ensemble pour le film. Le scénario a évolué à la lumière de nos conversations. J'ai écrit en l'imaginant dans le personnage de Driss. Son parcours m'a inspiré. J'ai eu envie de mettre en exergue la tension qui habite quelqu'un qui désire être vu pour ses qualités, mais qu'on renvoie toujours à ses origines. Si Reda a réussi à construire sa liberté, des milliers d'autres jeunes gens n'y arrivent pas. Cette tension entre l'acceptation de l'étiquette et le désir de s'en affranchir, c'est ce que vit le personnage de Driss. La seule manière de monter dans la hiérarchie policière c'est d'accepter cette étiquette-là et d'accepter la promotion à la brigade des stup, parce que c'est le seul endroit où son parcours est valorisé. Il connaît la banlieue, les trafiquants de drogue. C'est parfois ce qu'on est obligé de faire en tant que comédien.

Quelles sont les qualités de comédien que vous appréciez chez Reda Kateb ?

Il a une puissance d'incarnation incroyable. Mais il ne se contente pas de son charisme physique. Il est sensible, intelligent, ouvert. Pour jouer, il fait sans arrêt des allers-retours entre l'intelligence et l'intuition. Je m'appuie souvent sur ses intuitions pour essayer de trouver ce qui serait plus juste. Il en fallait pour incarner ce policier en rupture de ban qui revient dans la cité et débute une enquête sur lui-même.

Vous l'opposez à Matthias Schoenaerts, qu'est-ce qui vous a incité à mettre les deux acteurs face à face ?

J'ai eu beaucoup de chance, parce que c'est un duo d'acteurs extraordinaire. Pour moi, les personnages sont presque des jumeaux. Je les vois comme les deux faces d'une même pièce. Matthias a un charisme physique inouï. Il dégage une force incroyable. Il est très impressionnant physiquement, mais n'a absolument pas peur de se montrer fragile. Manuel, le personnage qu'il incarne est parfaitement adapté à cette vie violente, en impose beaucoup et en même temps, son identité est construite sur des failles qu'on découvre progressivement. On comprend qu'il a grandi seul. Il a trouvé comme refuge un clan marocain dans lequel il est parfaitement intégré, tout en étant complètement à part. Ses doutes, sa naïveté même, se révèlent à nous. Matthias apporte une assurance physique, une animalité, et une personnalité hyper sensible.

Les deux comédiens ne sont cependant pas filmés de la même manière. Manuel est au centre d'un groupe, ce qui lui confère une aura, quand Driss est souvent solitaire, moins solaire...

Mon pari était de filmer en immersion dans le groupe des trafiquants de drogue pour qu'on vive la criminalité de l'intérieur. On a essentiellement utilisé des courtes focales, avec des plans-séquences, pour donner le sentiment d'être au milieu du mouvement, à l'intérieur du clan. Manuel dedans, et Driss à l'extérieur de ce groupe. Il a fait le choix de partir. C'est lui qui en souffre. Il est assez isolé. On voit assez vite le coût de son choix.



Comment avez-vous construit ce face-à-face à distance ?

Driss et Manuel ont forgé l'un vis-à-vis de l'autre une hostilité profonde, mais en se revoyant, ils vont de nouveau être touchés l'un par l'autre et se rappeler leur amitié passée. Driss apprend que Manuel l'a toujours défendu quand il a quitté la cité et constate qu'il a conservé des photos de leur adolescence commune. Manuel comprend que Driss cherche à réellement l'aider. Les deux personnages sont bouleversés, renvoyés à une quête existentielle. Il y a deux scènes que je mets en parallèle : le retour de Driss chez ses parents et le retour de Manuel chez son ex-femme (jouée par Gwendolyn Gourvennec). Ce sont deux moments qui se répondent, où les personnages ballottés dans leur identité retournent vers les gens qu'ils aiment.

Parlez-nous du personnage d'Imrane qu'interprète Adel Benchérif, vu notamment dans *Un prophète* de Jacques Audiard...

Adel Benchérif un acteur solaire, extrêmement incandescent. Je l'ai revu dans un court-métrage, *LA FUGUE* de Jean-Bernard Marlin, et j'ai été impressionné par sa présence chaleureuse et sympathique. C'est quelqu'un comme lui qu'il fallait pour Imrane, l'ami et l'associé de Manuel. Il fallait que la disparition d'Imrane soit un choc pour le spectateur.

Vous faites débiter à l'écran le rappeur Sofiane. Qu'est-ce qui vous a attiré chez lui ? Etes-vous fan de sa musique ?

Pour être honnête, ce sont mes enfants qui écoutaient Fianso, pas moi. Je n'ai découvert sa musique qu'après. Et j'aime son flow, son énergie. Ma directrice de casting, Justine Léocadie, me l'a présenté. J'ai ensuite apprécié son talent de comédien dans un court-métrage *TERREMERE*, de Aliou Sow. Je l'ai vraiment pris pour ses qualités de jeu, ça me semble suicidaire d'engager quelqu'un pour profiter de sa célébrité ou s'offrir une caution banlieue. Je l'ai trouvé extrêmement fin dans son jeu, motivé et j'ai apprécié ses propositions qui m'ont souvent conduit à changer les dialogues pour m'adapter à une réalité - la banlieue - qu'il connaît bien. C'était une aubaine de pouvoir m'appuyer sur son vécu. J'ai fait pareil avec Adel. Je me suis beaucoup fondé sur eux pour changer des détails, une façon de parler, de bouger. Éviter les clichés, aussi. C'est ma façon de travailler. J'aime faire confiance aux comédiens. J'encourage leur liberté. Ça provoque parfois un certain chaos, mais je déteste figer les choses avec des répétitions. Je ne leur parle pas de films, pour ne pas les polluer avec d'autres images. J'aime les surprendre aussi.

Vous êtes fidèle à votre directeur de la photographie, Guillaume Desfontaines ; comment s'articule votre relation ?

Guillaume est un complice essentiel. Pour nous, ***FRÈRES ENNEMIS*** était un pari tant il était éloigné visuellement du précédent, ***LOIN DES HOMMES***. L'idée était d'être à l'intérieur d'un groupe. Nous avons fait le choix de la caméra à l'épaule. Guillaume s'est débrouillé pour tourner avec la mini Alexa en mettant des objectifs Leica qui étaient utilisés pour la première fois au cinéma. Du coup, grâce à cela, on avait une caméra ultra performante et toute petite. On a pu filmer sous des voitures, dans des endroits très exigus. À première vue, l'image peut paraître brute, mais elle est tout sauf naturaliste. Le cadre est stylisé, et tente de toujours mettre en valeur les comédiens.

Il y a un certain lyrisme aussi dans la mise en scène...

Oui, on avait envie avec Guillaume de retrouver dans les images de la banlieue le fait que, pour les personnages qui y vivent, c'est aussi un cocon, une protection. La banlieue n'est pas seulement anxiogène. Parfois c'est beau. Il y a des perspectives depuis les toits qui ont de la gueule. Et je comprends qu'on puisse s'identifier à ce lieu-là, à cette énorme tour qui sert d'antenne aux personnages. La cité, une même personne peut l'aimer, s'identifier à elle, la trouver belle et la détester. Mais Guillaume n'est pas le seul avec qui il était important pour moi de poursuivre une collaboration. Au-delà de Marc du Pontavice déjà producteur de ***LOIN DES HOMMES*** ou de Reda Kateb, c'est le cas du chef décorateur Stéphane Taillasson, du mixeur Emmanuel Croset, de l'ingénieur du son Martin Boissau, mais aussi de comédiens comme Nicolas Giraud ou Yann Goven. Un noyau artistique précieux pour moi...

La musique occupe une place importante dans le film. Que cherchiez-vous et pourquoi avoir fait appel à *Superpoze* ?

Je cherchais quelque chose qui accompagne l'état émotionnel des personnages. Je ne voulais pas de musique pour accompagner l'action ou ajouter de la tension au film. Il n'y a d'ailleurs au final aucune musique sur les scènes violentes. Avec Anne-Sophie Bion, la monteuse, on a monté le film de façon à ce que le récit fonctionne sans musique. J'avais envie d'un son moderne, électro, 2018. Mon ami et superviseur musical du film, Eric Karnbauer, m'a fait plusieurs propositions. Dès le départ, quand j'ai rencontré Gabriel Legeleux, dont le nom d'artiste est *Superpoze*, on s'est entendus sur la fonction de la musique dans ce film. J'aime son son mélodique. Il est allé très rapidement vers ce qui me convenait. Il a composé une musique beaucoup plus dark, plus tourmentée que ce qu'il fait d'habitude.

Quelle image gardez-vous du tournage de *Frères Ennemis* ?

La première scène entre Driss et Manuel qui a lieu dans la cave de l'immeuble. C'est la première confrontation entre les deux personnages. Il y a beaucoup d'agressivité entre eux, mais moi, derrière la caméra, je ressentais aussi beaucoup d'émotion entre les deux comédiens qui jouaient la scène. Ce qu'il se passait entre eux deux était très fort. Au moment où on a tourné cette scène, j'ai su que le film existait. Qu'on sentirait cette amitié tourmentée. L'alchimie opérait. Dans le chaos, je voyais l'étincelle. Ça arrive de temps en temps !





**ENTRETIEN AVEC
MATTHIAS SCHOENAERTS**

Qu'est-ce qui vous a plu dans ce projet ?

Il y a plusieurs choses : l'univers, les comédiens et le réalisateur. **FRÈRES ENNEMIS** est une histoire urgente à raconter qui se prête très bien au cinéma de genre, au polar.

Comment définiriez-vous votre personnage, Manuel ?

J'essaye de faire l'inverse : de ne pas définir Manuel. Je ne veux pas mettre le personnage dans une boîte, mais le sortir de la boîte. C'est un être humain qui vit, qui est organique, qui incarne des contrastes. Le définir, c'est le limiter, et tout l'intérêt du travail d'écriture de David Oelhoffen, c'est la complexité qu'il apporte à cet homme, que d'autres réduisent souvent à un cliché « le dealer » ou à une insulte comme « racaille ». Et puis avant d'être ce qu'il représente au niveau social, ce personnage est quelqu'un qui a besoin de donner de l'amour et d'en recevoir. La réalité professionnelle a construit son mode de vie, mais ça ne dit rien de sa personnalité. Quand on définit quelque chose, on est très proche d'un jugement. Ma définition de Manuel est que c'est le garçon le plus gentil au monde.

On sait peu de choses du passé de Manuel. Avez-vous cherché à le recomposer ?

Bien sûr, je me suis créé mon histoire. Mais ce n'est pas le passé qui détermine son présent. C'est un personnage d'action. J'ai avant tout travaillé avec les éléments du scénario : son ancienne amitié avec Driss, celui qui est devenu flic, sa complicité avec Imrane, son associé, et la relation avec la mère de son fils. Ça m'a plu que la mère de son fils l'aime encore mais pas au point de supporter la vie qu'il vit, qui met en danger l'éducation de leur fils.

Qu'avez-vous changé en vous pour être Manuel ?

Forcément, avec l'univers, j'ai adopté un autre langage verbal mais aussi corporel. J'ai cherché une certaine musicalité dans le débit, dans le rythme, sans trop l'appuyer non plus. Je me suis impliqué sur les choix de costumes. J'ai essayé d'appliquer des caractérisations minutieuses, mais ça fait partie du processus intime d'un comédien. J'espère que ça ne se voit pas à l'écran. Si la composition est trop lisible, c'est que j'ai échoué. Je n'aime pas quand on voit le travail, je veux rester dans le juste, le vraisemblable. Après ça fait peur, parce que les gens m'identifient vraiment à certains de mes personnages !

Aviez-vous conscience d'être les deux faces d'une même pièce avec le personnage de Driss que joue Reda Kateb. Cela a-t-il influencé votre jeu ?

Oui, c'est comme ça que David a conçu le film. D'une certaine manière, Driss et Manuel partagent le même destin. Chacun d'un côté du gâteau. L'un flic, l'autre trafiquant. C'est la tristesse de cette réalité. Ils ne réussissent finalement pas à briser le cercle vicieux. Reda et moi avons adopté un certain langage, une certaine manière d'être, liée à l'environnement dans lequel nos personnages ont grandi. De façon assez mystérieuse, nous avons abouti - sans nous en rendre compte - à des compositions qui dégagent un certain mimétisme.





Vous avez pourtant peu de confrontations. Quel souvenir gardez-vous de votre collaboration ?

J'ai adoré. Reda est un super comédien, impliqué, qui fait souvent des choix latéraux et pas évidents dans le jeu. C'est très fin ce qu'il propose. En même temps, il est très brut, presque viscéral.

Avez-vous échangé sur vos rôles ?

Pas trop. Dans le film, nos personnages se retrouvent. On n'avait pas envie d'aller dans la suranalyse, la psychanalyse de leur comportement. Ça ne sert à rien. Il faut juste amener de la vie à l'instant. On mystifie trop les conversations des acteurs.

Quelles sont les qualités de David Oelhoffen comme metteur en scène ?

Il n'est pas hyper directif ; il nous laisse beaucoup de liberté. La liberté, c'est capitale dans un processus créatif. Il développe ses cartes en fonction du jeu. Il réagit à la manière qu'on a d'occuper l'espace. Toujours en relation avec son chef opérateur, Guillaume Desfontaines, qui a fait un travail remarquable. J'ai adoré travaillé avec lui, il est très pointu dans ses choix, il a une esthétique minimaliste très cinégénique.

Etes-vous particulièrement sensible au film de genre ?

David Oelhoffen ne nous a jamais saoulés avec des impératifs par rapport au genre. **FRÈRES ENNEMIS** est un polar d'un genre assez particulier. Bien sûr, c'est un film d'action, mais il y a aussi beaucoup de scènes avec de forts enjeux dramatiques. C'est formidable pour les comédiens.

Votre personnage s'inscrit néanmoins dans une lignée de héros de polars qui combattent pour rétablir leur innocence et laver leur honneur. Aviez-vous conscience que vous convoquiez un imaginaire très fort ?

Cela fait partie d'une tradition dans l'univers des gangsters et des truands. L'honneur, la fierté, le codex sont des éléments vitaux du genre. Ils poussent le héros à agir de façon absolue et radicale. Mon personnage est complètement enflammé par cela. Bien sûr, j'avais conscience que ce personnage a pénétré le cinéma, dans les films de Scorsese mais aussi ceux de Melville.

**ENTRETIEN AVEC
REDA KATEB**



Comment définiriez-vous votre personnage, Driss ?

Driss est capitaine de police à la brigade des stupéfiants. Il est doué pour son travail. Il aime ce qu'il fait. Il est issu d'un quartier populaire, d'une cité. Il a voulu, dès son passage à l'âge adulte, fuir son milieu d'origine. Son entrée dans la police participe de cette fuite et l'a beaucoup isolé. Loin de sa famille, de ses amis d'enfance, il semble pourtant avoir trouvé un point d'équilibre au début du film. Il vit avec sa fille de 14 ans. La mort d'Imrane, ancien ami d'enfance, devenu son « tonton » (indic), va tout faire basculer. Elle va le confronter violemment à tout ce qu'il avait voulu fuir, mais aussi à ses démons, ses zones d'ombre, sa culpabilité. Surtout dans ses retrouvailles avec Manuel, un autre ami d'enfance. Finalement, le trajet de Driss dans le film est celui de quelqu'un qui rentre chez lui.

David Oelhoffen confie avoir écrit le rôle en pensant à vous, en s'inspirant de vous. Le saviez-vous ? Est-ce que cela a changé quelque chose dans votre manière d'aborder le personnage ?

David m'avait dit avoir écrit le rôle en pensant à moi. Il ne m'a pas dit en quoi précisément le lien se faisait chez lui entre moi et Driss, et je n'ai pas cherché à creuser de ce côté-là. Avec David, on se connaît bien. Nous sommes amis. Après **LOIN DES HOMMES**, nous avons envie de nous retrouver pour un film d'un autre style.

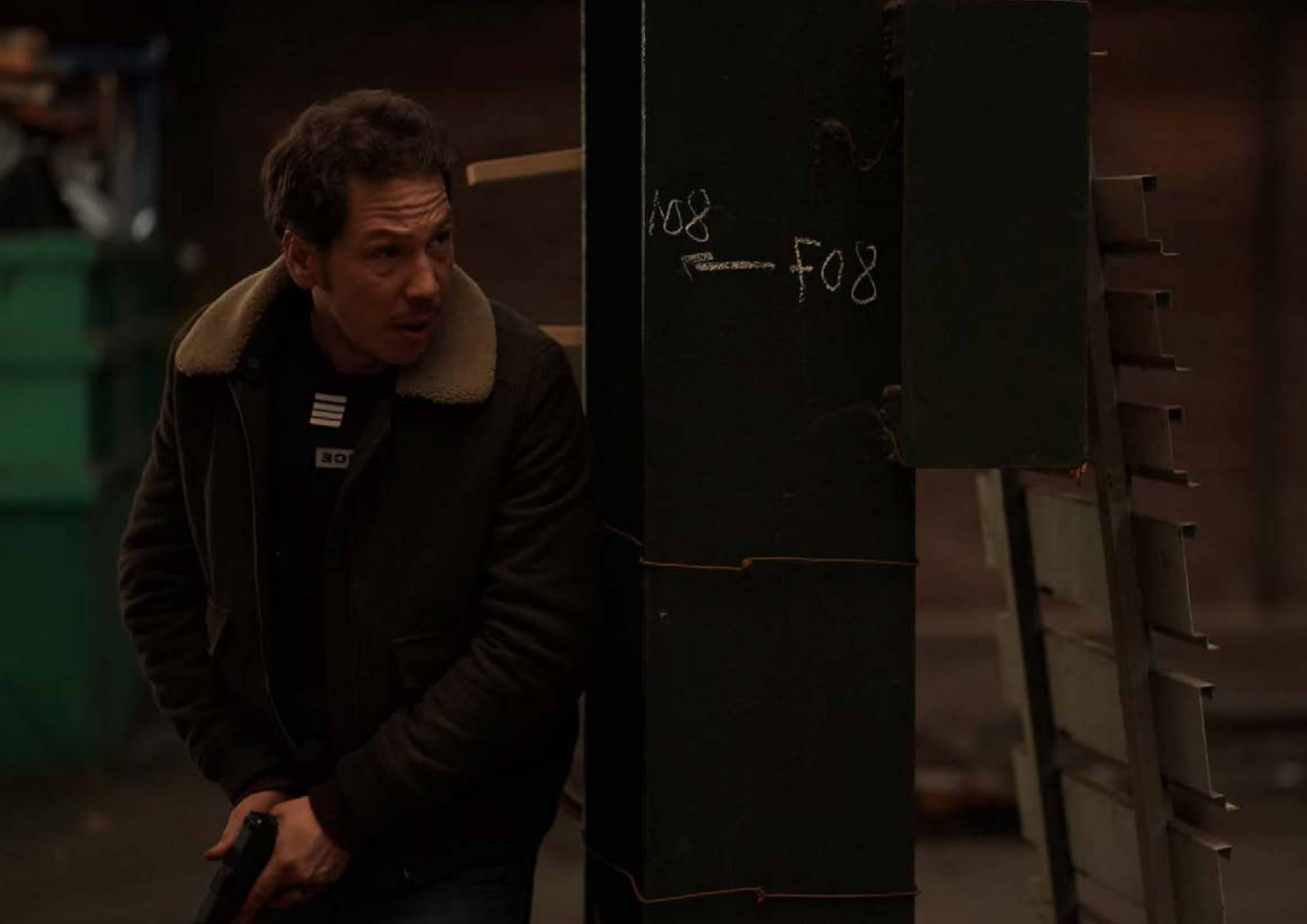
Il y a néanmoins un parallèle entre le rôle que vous teniez dans *Loin des hommes* et celui-ci. Ce sont des hommes qui sont devenus étrangers à leur communauté... Etes-vous d'accord ? Voyez-vous d'autres points communs ?

Des points communs ? Ca ne m'a pas sauté aux yeux à la lecture. Ce sont deux hommes qui ne peuvent pas revenir dans leur communauté. Mais le personnage de Mohamed dans **LOIN DES HOMMES** est résigné à se sacrifier pour sauver les siens. Il vit son sacrifice de manière mystique, comme l'acte le plus noble qu'il puisse accomplir. Driss, lui, a choisi de se construire hors de la communauté. Il savait qu'il en paierait le prix mais ne se doutait pas que cela le conduirait à se corrompre. Il a choisi la Police par idéal républicain et par ambition personnelle, sans se douter que ce chemin le confronterait directement aux siens de la pire des manières, par la mort de ses amis d'enfance.

Le film n'offre cependant que peu d'éléments sur le passé de votre personnage, avez-vous cherché à les combler ?

Oui, nous avons beaucoup parlé avec David en amont du tournage. Nous nous sommes posé beaucoup de questions sur le scénario et avons discuté de chaque scène ensemble. Il y a une scène qui explique le passé de Driss que nous avons tournée et qui n'est pas dans le montage final. Driss expliquait qu'il était parti à l'armée pour fuir la cité. Ensuite, il est rentré dans la Police pour fuir l'armée. A la fin, je lui disais : « Comme je venais d'une cité, on m'a proposé les stups. Je savais bien que sans ça, je n'évoluerai jamais dans la hiérarchie. J'ai accepté. »





Davis Oelhoffen casse le mythe du policier flamboyant, offrant un visage très banal de cet homme pris en enclume entre sa hiérarchie et la banlieue où il est né. Qu'en pensez-vous ?

Je trouve que David Oelhoffen casse les clichés dans tous les domaines. Pour les flics comme pour les voyous, on est loin des caricatures folkloriques qu'on a l'habitude de voir. C'est aussi pour ça que j'ai accepté ce rôle et que j'aime travailler avec David.

Il y a une scène très forte quand le personnage revient chez ses parents qui l'ont renié... Comment l'avez-vous vécue ?

Cette scène concentre à elle seule la tragédie du personnage. Driss tente encore une fois de revenir vers son père et il se heurte à un mur. Sa mère, elle, reste aimante et affectueuse, mais elle est brisée de devoir se cacher d'aimer son fils.

C'est une scène forte, sobre et sans éclats. Quand il parle du papier peint de l'appartement de ses parents qu'il a tant honni en disant qu'il lui manque aujourd'hui, il parle bien sûr d'autre chose... Le personnage de Driss sort de cette scène comme implosé de l'intérieur. Cette tension viendra irriguer tout le film. C'est aussi le seul moment où on entend Driss parler arabe.

Frères ennemis marque aussi votre retour au film de genre. Est-ce que l'adrénaline du polar vous manquait ?

Ah bon ? Je n'avais pas vu ce film comme un retour pour moi au film de genre, mais pourquoi pas... L'adrénaline ne me manquait pas car j'en secrète sur chaque tournage. Mais c'est vrai que c'est la première fois que je joue un flic au cinéma. Ce que j'aime dans ce film c'est que c'est une espèce de tragédie familiale déguisée en polar. Parce que le réalisateur est plus intéressé par les enjeux humains, par ce qui se passe en souterrain chez les personnages que par l'avancée d'une enquête. C'est rare qu'un film arrive à mener les deux tout en tenant un rythme sec et haletant. Les enjeux profonds sont traités dans un thriller tendu, où le spectateur est comme en apnée. C'est ça que j'aime.

Avez-vous suivi un entraînement, interrogé des flics des stups ?

Oui, j'ai eu la chance, très en amont, de rencontrer des flics à qui j'ai pu poser beaucoup de questions. Ils ont été très généreux dans l'éclairage qu'ils m'ont donné sur la réalité de leur travail. On a passé du temps ensemble sur leur lieu de travail (dans l'ancien 36 quai des Orfèvres) et ces rencontres ont été très précieuses. Il a été question à un moment que je fasse un stage auprès d'eux mais cela a malheureusement été refusé par la hiérarchie. J'ai aussi passé du temps avec un armurier qui m'a appris à manipuler mon arme. Le but était d'appréhender le calibre comme un outil de travail du quotidien et de maîtriser les petits rituels, comme la mise au coffre-fort de l'arme à chaque fois que le policier rentre chez lui.

Quelles sont les qualités que vous appréciez chez David Oelhoffen ?

J'ai rencontré David il y a quelques années lors du casting de son premier film ***NOS RETROUVAILLES***, pour un personnage de boxeur. J'avais écumé les clubs de boxe de mon quartier pendant quelques jours mais je peinais quand même à être crédible sur un ring. Il ne m'a pas engagé. Après ce premier rendez-vous manqué, nous nous sommes vraiment rencontrés sur ***LOIN DES HOMMES***. J'admire son écoute, sa capacité à remettre sans cesse les choses en question en frottant ses histoires à la matière vivante des acteurs et à une équipe de cinéma. David a cette qualité car c'est toujours un besoin impérieux qui le pousse à porter des histoires à l'écran. Il n'y a aucun maniérisme ni aucune envie de jouer au réalisateur de cinéma chez lui. En fait, il a quelque chose à dire.

Nous partageons aussi quelques obsessions qui parcourent les deux films que nous avons fait ensemble. Parmi elles, le rapport de l'être humain authentique aux rôles qu'on lui fait jouer dans la vie. Nous nous questionnons sur l'identité que l'on attribue aux gens, ou les fonctions qu'on assume dans la société et dans l'Histoire. Je me rappelle ainsi d'une longue discussion que nous avons eue lors de la préparation du film, où nous nous demandions comment se jouait le destin d'une même classe d'enfants pleins de potentiel réunis sur une photo. Pourquoi certains s'épanouissent et d'autres se cassent le nez ? Je n'ai toujours pas la réponse... en tout cas pas une seule.

Un mot sur votre partenaire, Matthias Schoenaerts, avec lequel vous avez des confrontations cruciales. Quel souvenir gardez-vous de votre rencontre, de votre collaboration ?

Matthias a été un formidable camarade et partenaire de jeu sur ce film. Nous ne nous connaissions pas avant le tournage. On s'était juste croisés avec Jacques Audiard lors de la promo du film ***DE ROUILLE ET D'OS***. J'ai toujours trouvé qu'il était un acteur remarquable et j'ai suivi son parcours toutes ces années.

Je suis impressionné par sa rapidité à se glisser dans un rôle et par la présence intense qu'il dégage. Lorsque David m'a dit qu'il lui proposait le rôle de Manuel, j'étais encore plus emballé par le projet. Il est très généreux sur un plateau et travaille avant tout pour le film et non pour son propre blason.

Je pense que nous avons des points communs dans notre rapport au plateau. On aime préparer un rôle, poser le cadre et les traits des personnages. Et après, on aime être pris par une forme de transe, laisser les scènes se dérouler de manière toujours différente à chaque prise pour qu'il se passe quelque chose dans le moment. On s'est retrouvé là-dedans, et on s'est bien amusé.





SOFIANE ZERMANI

Le rappeur fait ici ses débuts sur grand écran. Ses débuts devant la caméra, il les a fait dans ses clips puis dans un court métrage d'Aliou Sow, ***TERREMERÉ***, que David Oelhoffen a vu. Le musicien a déjà eu des propositions mais aucune ne l'avait jusqu'à présent incité à franchir le pas : « Je ne pouvais pas rater une occasion de travailler avec de pareils comédiens et avec un réalisateur dont j'avais apprécié le précédent film, ***LOIN DES HOMMES***, explique-t-il. Ce qui m'a motivé c'est que je ne joue pas un rappeur. Il a vraiment fallu que je me mette dans la peau du personnage. Mais ce mec-là, je le connais. c'est mon milieu. ». En même temps, quand on intitule un de ses albums, *Affranchis*, on ne peut pas refuser d'entrer dans un polar aux accents parfois scorsesiens.

Il retiendra de l'expérience « la bienveillance de l'équipe » et « l'écoute du réalisateur ».

À PROPOS DE SUPERPOZE

Bande originale du film - SUPERPOZE

Gabriel Legeleux est né à Caen où il a appris les percussions au Conservatoire, et suivi des études d'Histoire à l'université. Après avoir sorti ses premiers EPs entre 2012 et 2014, il sort, sur son propre label, Combien Mille Records, son premier album *Opening* en avril 2015 suivi d'une tournée qui l'a conduit en France, en Europe, en Asie et en Amérique. Il a aussi réalisé et co-composé le premier album de DJ Pone, produit plusieurs titres sur les premiers albums de Nekfeu et Lomepal et composé la musique du documentaire *A Voix Haute* diffusé sur France 2 en novembre 2016. Superpoze a également composé la musique et a joué dans *Hunter* la dernière pièce de théâtre de l'auteur et scénographe Marc Lainé en 2017 - 2018.

DISCOGRAPHIE

Albums

2017 - For We The Living

2015 - Opening

EP

2017 - Azur (Single)

2016 - Gleam / Shelter

2013 - Jaguar

2013 - Pavane

2012 - From the Cold

2010 - The Iceland Sound

EP collaborations

2014 - Untitled – Superpoze & Stwo

2014 - A Part of You – Kuage





LISTE ARTISTIQUE

MATTHIAS SCHOENAERTS	Manuel
REDA KATEB	Driss
ADEL BENCHERIF	Imrane
FIANSO (SOFIANE ZERMANI)	Fouad
NICOLAS GIRAUD	Remi
SABRINA OUAZANI	Mounia
GWENDOLYN GOURVENEC	Manon
MARC BARBÉ	Marc
ASTRID WHETTALL	Chef des stups
YANN GOVEN	Fernandez
OMAR SALIM	Nouri
AHMED BENAÏSSA	Raji

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	DAVID OELHOFFEN
Scénario de	DAVID OELHOFFEN
Adaptation et dialogues	DAVID OELHOFFEN ET JEANNE APTEKMAN
Producteur	MARC DU PONTAVICE
Productrice associée	MARGAUX BALSAN
Chef opérateur	GUILLAUME DEFFONTAINES
Montage	ANNE-SOPHIE BION
Directrice de casting	JUSTINE LEOCADIE
Chef décorateur	STÉPHANE TAILLASSON
Costumes	ANNE-SOPHIE GLEDHILL
Musique	SUPERPOZE
Son	MARTIN BOISSAU, JULIEN ROIG ET EMMANUEL CROSET



PROGRAMMATION

Philippe Lux

p.lux@bacfilms.fr

01 80 49 10 01

Laura Joffo

l.joffo@bacfilms.fr

01 80 49 10 02

Marilyn Lours

m.lours@bacfilms.fr

01 80 49 10 03

MC4 Arnaud de Gardebosc

arnaud@mc4-distribution.fr

04 76 70 93 80